

Vies parallèles
MeMyLee Miller

Marie-Andrée Brault

Number 98 (1), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (2001). Review of [Vies parallèles : *MeMyLee Miller*]. *Jeu*, (98), 35–36.

Vies parallèles

Avec son spectacle *MeMyLee Miller*, Carole Nadeau salue la femme et l'artiste d'exception que fut l'Américaine Lee Miller. Tour à tour (ou tout à la fois) mannequin, amie des surréalistes, compagne de Man Ray, épouse d'un riche Égyptien pour qui elle a quitté l'Europe, correspondante et photographe de guerre, Lee Miller fuyait la banalité. En cette femme au parcours étonnant, Carole Nadeau semble avoir trouvé un double trop grand et fascinant pour être parfait, mais également étrangement proche. La directrice du théâtre le Pont Bridge est une femme d'images – ses productions qui intègrent divers médiums et technologies en témoignent –, et, comme Miller qui a fait sa marque aussi bien à l'avant qu'à l'arrière de la caméra, elle sait être celle qui montre et celle qui est regardée.

MeMyLee Miller de Carole Nadeau (le Pont Bridge, 2000). Photo : Jean-Sébastien Baillat/Martin Bertrand.



MeMyLee Miller. Portrait bidule d'une femme photographe

CRÉATION DE CAROLE NADEAU. TEXTES EXTRAITS D'ŒUVRES D'ANDRÉ BRETON, SALVADOR DALÍ, PHILIPPE DUBOIS, ANTONY PENROSE ET JANE LIVINGSTON. MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION : CAROLE NADEAU ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : LOUIS HUDON ET MARIE LAROCQUE ; ACCESSOIRES ET COSTUMES : LOUIS HUDON, ASSISTÉ D'ÉVELYNE POISSON ; RÉALISATION DU DÉCOR : LOUIS HUDON, MARIE LAROCQUE, CAROLE NADEAU ET ÉRIK PALARDY ; ÉCLAIRAGES : LUCIE BAZZO ; INTERVENTIONS SONORES : ÉRIC MATTSON ; CONCEPTION ET RÉALISATION VIDÉO : CAROLE NADEAU, ASSISTÉE DE JÉRICHO JEUDY, MARIE LAROCQUE, ARIEL SANTANA ET RAYMOND ST-JEAN ; DIRECTION TECHNIQUE : ÉRIK PALARDY. CRÉATION DU PONT BRIDGE, PRÉSENTÉE AU HORS-BORD DU 28 SEPTEMBRE AU 28 OCTOBRE 2000.

D'entrée de jeu, le titre de la pièce attire l'attention sur la notion de double et d'identité qui préside à la représentation. Une femme, *alter ego* de Carole Nadeau, est hantée par la figure de Lee Miller. Elle cherche à découvrir qui était cette femme complexe et insaisissable qui s'est presque toujours trouvée là où on l'attendait le moins. Le ton est celui de la confiance, de l'introspection, de l'évocation du passé. La comédienne et conceptrice incarne les deux rôles, ce qui occasionne, lors des premières minutes, certains problèmes de clarté dans l'identification des personnages. L'osmose qui finit par se créer en cours de route entre les deux femmes perd de sa force puisqu'elles étaient trop peu distinctes l'une de l'autre au départ. D'un point de vue dramatique également, les personnages ne sont pas de la même intensité. Celui de Lee Miller, incarné avec une grande justesse de ton et de mouvement, est plus grand

que nature. La place qui lui est accordée est d'ailleurs prépondérante, et les meilleurs passages du texte, les scènes les plus réussies, lui ont été réservés. Elle discourt sur l'art, sur la vie ; on la voit s'activer dans son laboratoire photo. L'autre femme, en comparaison, manque nettement de relief. Si les questions de la définition de soi par l'entremise d'un modèle et du regard de l'artiste sur un autre artiste demeurent toujours pertinentes, elles ne sont pas toutes nouvelles et auraient gagné à être étoffées. Ces réflexions, sûrement à l'origine du projet et l'ayant alimenté en cours de création, alourdisaient inutilement le spectacle qui avait pourtant, par moments, des allures aériennes.

Sorties tout droit du surréalisme, certaines images venaient ajouter à l'atmosphère parfois onirique qui baignait le petit espace Hors-Bord, rue Saint-Laurent. Le spectacle ne se voulait pas une appropriation des principes surréalistes, mais plutôt un hommage fait de citations et de clins d'œil. Les premiers moments du spectacle saluaient le « ceci n'est pas une pipe » de Magritte et donnaient à voir, derrière la toile-écran un peu surélevée au fond de l'aire de jeu, une femme-poisson. Également, la scène où Lee Miller prépare une salade et dépose dessus des seins de plastique rappelle la fantaisie et la désinvolture des héritiers de Dada. Le texte de *MeMyLee Miller* (titre que n'aurait pas désavoué Robert Desnos) se composait notamment d'extraits d'œuvres d'André Breton et de Salvador Dalí.

C'est visuellement que le spectacle s'est avéré le plus intéressant. Les intégrations vidéo qu'effectue Carole Nadeau ne font pas que soutenir son travail théâtral, elles en sont un des éléments essentiels. Si l'écriture dramatique du spectacle suscite quelques déceptions, l'impact scénique des images, lui, est bien réel. Aussi, avec des moyens modestes, la conceptrice réussit-elle à évoquer un fantasme ou un désert. Elle joue avec les projections, qui s'animent bien au-delà de la pellicule. Il s'agit aussi d'une belle trouvaille que cette fausse lentille d'appareil photo, gigantesque, qui est parfois placée devant les spectateurs. Ceux-ci deviennent à la fois ceux qui photographient et ceux qui sont photographiés, sujet et objet.

Devant *MeMyLee Miller*, je n'ai pu m'empêcher de penser au spectacle de Robert Lepage, *les Aiguilles et l'Opium*, notamment à cause des artistes qui ont inspiré ces deux œuvres. Miller était effectivement proche de Cocteau (c'est bien elle que l'on retrouve dans *le Sang d'un poète*). Présentant le même milieu intellectuel et artistique en pleine effervescence, ces spectacles accordaient aussi une large place aux projections et aux trouvailles visuelles ingénieuses et, surtout, étaient dirigées par un homme ou une femme orchestre. Carole Nadeau, assumant presque tous les éléments de la création et de la représentation, a effectué un travail colossal. Toutefois, elle gagnerait sûrement à s'entourer davantage, ne serait-ce que pour resserrer son écriture dramatique. Les forces évidentes de cette artiste mériteraient de s'épanouir totalement. **J**